

QUATRE PETITS MEURTRES CHAMPÊTRES

Monsieur le Maire,

Quand je pense aux origines des quatre disparitions qui ont, l'an passé, tragiquement endeuillé votre commune, je me dis qu'il est grand temps que je vous dise la vérité : je les ai un peu aidés pour passer de vie à trépas !!!

Mais commençons par mon installation dans votre village.

Lorsqu'on débarque, Monsieur Le Maire, dans un trou perdu et sans intérêt comme l'est votre village, la première chose à faire est de ne pas attirer l'attention. Je me suis donc fondu avec application dans la population locale avec la ferme intention de jouer le loup dans la bergerie et de m'occuper ainsi de quatre de vos brebis qui n'étaient pas aussi innocentes qu'on aurait pu le supposer

J'ai pris ma carte à l'Association Communale de Chasse Agrée et ai rejoint tous ces nobles « Rambo » du dimanche, dont le niveau mental se situe en règle générale en dessous de la cartouchière. Je me suis fait un devoir de participer à toutes les battues, avec la ferme intention de ne rien tuer d'autre, pour l'instant, que le temps. Car, Monsieur le Maire, si je suis un assassin, je ne serai jamais un tueur. Le tueur tue par plaisir, alors que l'assassin assassine par nécessité. J'en sais quelque chose. Et je tiens à ce qu'il n'y ait pas de confusion sur ce point.

J'ai ensuite pris ma carte à l'Association des Boulistes, ce qui m'a permis de côtoyer d'anciens chasseurs reconvertis dans le sport. Car lancer la boule « à la Lyonnaise » est paraît-il un sport ! Il n'y a d'ailleurs, pour s'en convaincre, qu'à regarder la tronche des sportifs en question.

Lorsqu'ils ne sont pas sur le terrain, ils se redonnent des forces à la buvette. Ça respire la bonne humeur et la cirrhose en préparation. Boire et lancer il n'y a pas à choisir puisqu'on peut très bien faire les deux à la fois. C'est précisément ce qui est agréable dans cette activité gymnique. Et si l'équipe adverse peut, en plus, « embrasser le cul de la Fanny », alors là, on aura vraiment passé un bon dimanche !

Jugeant m'être suffisamment « fondu », il était temps pour moi de penser aux choses sérieuses. Quatre meurtres à réaliser demande un minimum de préparation et de doigté.

La première sur ma liste - honneur aux dames !- a été Berthe Meunier. Elle fut pour ainsi dire une sorte de mise en bouche, un tour de chauffe avant de passer aux trois suivants. J'ai longtemps hésité sur la façon de la trucider. Lorsque j'étais arrivé à St-Victor et que je cherchais où me loger, on m'avait envoyé chez la Dame Meunier. Le hasard fait parfois bien les choses ! Elle avait consenti à me louer une petite baraque mitoyenne à la sienne. Ce voisinage allait la mettre, sans qu'elle s'en doute, à ma portée. De son côté, elle avait vite compris que j'étais une véritable aubaine. Etant donné que pour aller à la ville la plus proche je devais passer devant chez elle, elle avait pris l'habitude, mine de rien, de guetter ma 2CV. Elle me demandait à chaque fois de lui rapporter son pain, sa viande et parfois ses médicaments. Une certaine intimité s'instaura entre nous. Parfois elle prenait place d'autorité à côté de moi pour descendre chez son médecin. Je devins très vite indispensable et corvéable de mon plein gré.

-Monte, ma grande, monte, me disais-je, un jour viendra... !

En ce qui la concernait, j'avais tout d'abord pensé la balancer dans le puits de sa cour. J'ai pesé le pour et le contre. Le contre l'a emporté. Elle ne pouvait pas logiquement y basculer d'elle-même. La margelle était trop haute. Ce n'était pas crédible. Il convenait d'être prudent. J'ai attendu.

C'est en entrant un matin dans sa cuisine, que j'ai eu soudain l'inspiration. Elle préparait des bolets. Le bolet coupé très mince et revenu dans l'huile chaude, c'est excellent. Et puis ce n'est pas toxique du tout. Mais ça peut le devenir si, par inadvertance, se mêle à la prochaine récolte quelques morceaux d'un champignon toxique. Une toute jeune amanite phalloïde peut très bien se confondre avec un jeune cep à peine sorti de terre. L'erreur après tout est humaine et excusable, surtout de la part d'une vieille dame dont la vue baisse de plus en plus.

C'est ainsi que notre pauvre Berthe nous a quittés par un triste jour d'automne. Son frère n'a jamais compris comment « sa conne de sœur avait bien pu se tromper à ce point ! »

Ce n'était pas à moi de lui expliquer !

J'ai continué à occuper la maison et c'est à lui que j'ai dorénavant versé le loyer. Cela tombait bien. Il figurait lui aussi sur ma liste.

Le dénommé Marius Meunier était un vieil ours mal léché, mais qui se civilisait assez vite dès qu'il avait un peu forcé sur la chopine. C'est donc par ce biais que j'ai attaqué. Resté célibataire et ayant toujours refusé d'habiter avec sa sœur, il avait émigré dans une sorte de grange sommairement aménagée, où il pouvait, en toute quiétude et loin des reproches de son aînée, cuver ses cuites à répétition. J'ai vu là une opportunité à saisir. Pour rentrer chez lui, il passait devant ma porte. Nous prîmes donc l'habitude d'échanger régulièrement quelques mots sur le temps qu'il faisait, ou qu'il aurait dû faire, sur les saisons qui ne se faisaient plus comme avant et sur la vie en général qui était de plus en plus dure, quand on avait une retraite aussi maigre que la sienne.

Je l'ai invité un jour qu'il pleuvait à rentrer cinq minutes. Tout en discutant sur les problèmes du vaste monde et plus particulièrement sur ceux de St-Victor qui avait à sa tête selon lui

- excusez Monsieur le Maire- un « véritable jean-foutre », je lui ai proposé de goûter à une vieille eau de prune que j'avais par hasard dans mon placard. Lorsqu'il se leva pour partir, le niveau de la prune avait fortement baissé. Il me remercia très chaleureusement, alluma sa pipe et m'annonça : « qu'il allait se piquer un petit roupillon dans la grange, que ça lui éviterait de monter l'escalier jusqu'à chez lui , que dans son état ce serait plus prudent et que maintenant que la Berthe était plus là pour l'emmerder, il faisait bien ce qu'il voulait... »

J'ai pensé qu'il n'était guère prudent d'aller s'allonger dans le foin tout en fumant sa pipe !

Ce soir du 11 décembre le niveau de la prune avait tellement baissé qu'on avait joyeusement entamé une seconde bouteille et puis...

Au matin, les volontaires qui avaient œuvré toute la nuit pour circonscrire l'incendie, durent hélas constater que le Marius était malencontreusement parti en fumée comme le reste du bâtiment. Le Capitaine des pompiers avait alors rappelé à tous ceux qui avaient assisté au spectacle nocturne qu'on ne fume jamais dans une grange, surtout en l'absence de tout extincteur.

J'étais bien de son avis !

Avec le numéro 3 les choses furent un peu plus complexes, car le Léon Mousset avait la ridicule faculté d'être un homme agréable, ouvert et serviable. Si je n'y avais pris garde, il me serait presque devenu sympathique. Il était temps de réagir et de ne pas céder à une sensiblerie déplacée. Un temps, un accident de chasse m'avait traversé l'esprit. Dans la brume j'aurais pu éventuellement confondre Léon avec un sanglier. Mais il aurait fallu ensuite donner des explications aux gendarmes, rejouer la scène, me justifier, verser des larmes, acheter une couronne, etc....etc... J'ai

horreur des complications. Il faut toujours faire dans la simplicité, surtout pour un assassinat. J'ai donc renoncé, comme j'ai renoncé à lui envoyer une boule sur le crâne. Je suis très bon tireur, mais de là à le dégommer sur le terrain de boules en présence de tous les copains, il y avait vraiment trop de paramètres qui entraient en jeu. La réussite était des plus hypothétiques.

La chance m'a néanmoins souri, lorsque Léon a eu la bonne idée de refaire son toit. N'ayant rien de particulier à faire, j'ai laissé sous-entendre que, si besoin était, je pourrais, à la rigueur, venir lui donner un petit coup de main. Le petit coup de main devant me servir à donner un gros coup de pouce au destin. Deux jours de suite nous avons travaillé dans la bonne humeur. C'est au matin du troisième jour qu'il y a eu ce stupide accident. Je ne sais comment cela est arrivé, mais au moment où je lui passais un chevron, tout est allé très vite. L'ai-je heurté malencontreusement ? A-t-il glissé de lui-même ? Toujours est-il que je l'ai vu basculer, rebondir sur la poutre maîtresse avant d'aller s'écraser six mètres plus bas, face contre le sol. Le pauvre était encore conscient lorsque je me suis penché sur lui. J'en ai profité pour lui rappeler quelques petites choses du passé. Il a eu l'air très étonné lorsque je lui ai dit qu'il y avait une chance sur trois pour qu'il soit mon père. J'ai précisé dans le même temps, devant son air douloureux, qu'il était foutu et que ce n'était pas la peine d'appeler les pompiers. Ils arriveraient trop tard. Il n'y avait qu'à attendre. J'ai donc patienté.

Il a eu une longue agonie et un bel enterrement.

Et tout le monde ce jour-là fut bien de mon avis : on ne monte pas sur un toit à 75 ans lorsque c'est aussi glissant !

Pour moi, les choses avançaient donc gentiment.

Il ne m'en restait plus qu'un sur ma liste : le Raoul Fort. C'était en quelque sorte le plat de

résistance, le morceau de choix, la cerise sur le gâteau, celui que l'on garde pour finir en apothéose. Ce charmant garçon n'était ni chasseur, ni bouliste, ni joueur de cartes. Il était surtout solitaire et près de ses sous. On le soupçonnait d'avoir amassé un assez joli magot pendant la guerre. J'ai étudié cette avarice, me disant que c'était peut-être là la clé du problème.

Sans l'avoir voulu, j'avais dit que je m'y connaissais en mécanique. Cette particularité n'avait pas laissé Raoul indifférent et il avait aussi vite fait de moi, sans bourse déliée, son réparateur attitré. Sitôt que sa tronçonneuse était en panne ou que l'antiquité qui lui servait de tracteur avait des velléités de prendre sa retraite, il faisait appel à mes services, me promettant à chaque fois une bonne bouteille qu'il ne me donna jamais. Comme il aimait à le dire : « Entre voisins faut ben s'entraider ! » Et j'entraidais beaucoup !

L'activité de ce monsieur était avant tout forestière. Il partait avec son Massey-Ferguson et faisant fi des pentes abruptes, il tirait d'énormes troncs d'arbres jusqu'à la route. Ce travail n'était pas sans danger, surtout en hiver. Un tracteur, ça a beau avoir de gros pneus à l'arrière, quand ça part sur le verglas, ça part ! Il fallait alors toute la maîtrise de Raoul pour freiner en douceur juste au bon moment et éviter ainsi à l'ensemble de partir au ravin.

J'ai bien réfléchi au problème. Les freins du tracteur allaient être le talon d'Achille de Raoul. Lors de ma dernière intervention en tant que mécanicien bénévole, j'ai fait ce que je devais faire et j'ai attendu. Une semaine plus tard on a retrouvé l'équipage au fond du torrent. L'engin était dans un tel état qu'on n'est pas allé chercher le pourquoi du comment. Ça avait glissé un peu trop fort et il n'avait pas pu freiner à temps. Un jour ou l'autre ça devait lui arriver ! Surtout avec l'engin qu'il avait ! Le Raoul s'était toujours cru plus fort que les autres, plus malin que tout le monde. On en déduisit que ce jour-là les dieux n'étaient pas de son côté. Il n'y avait rien à rajouter.

C'était l'évidence même !

Vu les circonstances de l'accident, je n'ai pas pu révéler à ce cher Raoul certaines choses du passé. Dommage ! Ça aurait pu lui rappeler le bon temps.

Car c'est au bon vieux temps, qu'il faut remonter pour comprendre **l'origine** de toute cette histoire. Vous allez voir, Monsieur le Maire, c'est extrêmement amusant !

Ce n'est que peu de temps avant sa mort que ma mère m'a révélé l'essentiel. Berthe, Marius, Léon et Raoul appartenaient tous en 1944 au comité d'épuration qui officia dans le canton. Ces trois Messieurs accusèrent ma mère, qui n'avait jamais voulu céder à leurs avances, de « collaboration horizontale avec l'ennemi ». Ce qu'elle a toujours nié avec force. Peine perdue ! Trop heureuse de rendre service, Berthe Meunier se chargea de la tondre en place publique selon le rite de l'époque. Puis ils la baladèrent à poil, par tout le village, à la grande joie de tous les résistants de la dernière heure. Une fois cette noble et glorieuse tâche expiatoire accomplie, ils lui intimèrent l'ordre de foutre le camp. Seulement ma mère m'a aussi précisé que ces trois salopards ne s'étaient pas uniquement contentés de la tondre.

Diable, quand on fait la fête, on la fait complètement ! Et puis ce n'est pas tous les jours qu'on peut, en toute impunité, fêter la victoire en tondant et violant « une petite salope ». C'était pour ainsi dire un acte patriotique ! Et dans ce domaine, les trois gugusses se sont comportés en très bons patriotes, encouragés en cela par la Berthe qui n'en perdait pas une miette.

Coïncidence, ma naissance a eu lieu neuf mois plus tard !

Vous comprenez maintenant, Monsieur le Maire, pourquoi je suis venu à St-Victor.

J'avais quelques comptes à régler. Personne n'ayant fait le rapprochement entre Louise Duval chassée de son village et un certain Jean-Paul Duval, venu s'y établir bien des années plus tard, j'ai pu œuvrer en toute liberté et m'intéresser de près à mon arbre généalogique, dont certaines branches méritaient d'être... supprimées !!! Et tout cela, vous pouvez me croire, je l'ai fait avec une absence totale d'état d'âme !

Une dernière chose:

Mes métastases s'en donnant à cœur joie, il est inutile, à mon sens, d'alerter la justice des hommes pour ce qui ne fut, somme toute, qu'une très banale histoire de famille !
